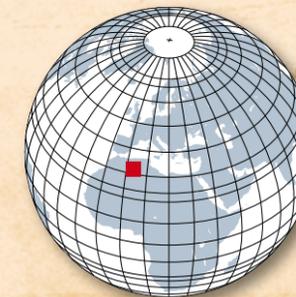




Aux origines du Sahara

SI CERTAINS LIEUX SE MÉRITENT, LE TASSILI N'AJJER EST CERTAINEMENT L'UN DEUX. DIFFICILE D'ACCÈS, ACCULÉ AUX CONFINS DE L'ALGÉRIE, IL ATTIRE POUTANT CHAQUE ANNÉE SON LOT DE MARCHEURS OU ARCHÉOLOGUES VENUS ADMIRER UNE GALERIE DE PEINTURES RUPESTRES UNIQUE AU MONDE.



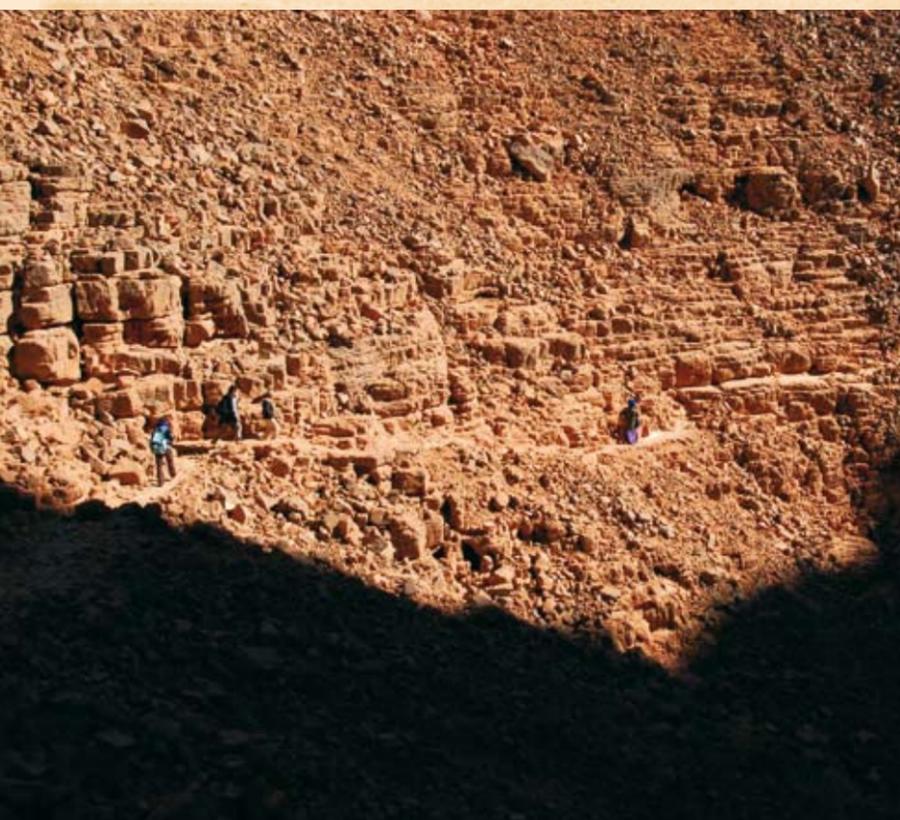
Texte : **Claire Marca** – Photos : **Reno Marca**

Que l'on arrive par la voie des airs

ou après avoir bravé l'aride immensité au prix de longs jours de marche ou de 4x4, l'oasis de Djanet demeure le prélude de toute entreprise vers la Tassili n'Ajjer¹. La petite ville est aussi blanche et vivante que l'immensité qui l'entoure est aride et quasi inhabitée. 10 000 habitants tout au plus, Kel Djanet : les habitants de Djanet, littéralement « ceux de Djanet ». Les hommes défilent sous d'élégants cheichs colorés, les femmes s'activent, paniers en bout de bras, couvertes d'un ample tissu d'un bleu ou vert chatoyant.

Recluse entre deux pans de rochers par-dessus lesquels, presque chaque soir, comme par magie, jaillit la lune, et au creux d'un oued qui vit périr une célébrité de la musique algérienne, le chanteur et joueur d'oud Alla, Djanet se mérite ; mais l'oasis vaut ce large détour, se targuant en effet de posséder un trésor rare : l'un des plus beaux sites d'art rupestre du Sahara.

Perché à 1 800 m d'altitude sur un plateau rocheux mitoyen de la Libye, classé au patrimoine mondial de l'Unesco en 1982, le site céleste ne peut s'arpenter qu'en compagnie d'un guide via une agence patentée. Les voyageurs sont peu nombreux, quelques milliers par an, mais la concurrence est rude et les prix parfois durs à négocier pour les voyageurs indépendants.



Attention, le Tassili n'Ajjer se mérite. Les randonneurs doivent emprunter un étroit et dangereux sentier de pierres pour découvrir cet espace classé au patrimoine mondial de l'Unesco.

Le lendemain de notre arrivée et une fois les « affaires » réglées, c'est une petite cohorte que nous retrouvons au pied du mur minéral à quelques encablures de la ville. Nous voici en compagnie d'Ahmed, notre guide, ainsi que deux âniers portant le même nom de Bey et de quatre de leurs bêtes. Stevenson n'aurait pas renié la balade, mais sans doute Modestine, sa monture, était-elle plus fringante que les nôtres. Les ânes de l'Ajjer ont la vie rude, les sabots usés jusqu'à la corde et des croupes qui souvent tâtent du bâton. Les voilà chargés

Des peintures qui résistent à l'érosion depuis 10 000 ans

jusqu'à faire plier leurs pattes frêles, car, comme nous l'explique Ahmed, « sur le plateau, il n'y a pas de bois pour faire du feu et l'eau est très rare ». Aussi nos bourricots sont-ils lestés de bouteilles de gaz – ce qui nous semble bien futile lorsque nous découvrons, quelques heures plus tard, l'étroit et dangereux sentier de pierre qu'ils devront emprunter pour gagner le plateau et permettre aux braves touristes que nous sommes de manger chaud durant cinq jours. Si on avait su....

Un château de pierres

Une passe escarpée, réservée aux marcheurs les plus endurants qui ne craignent ni les éboulis ni la verticalité, permet d'atteindre en quelques heures un plateau de pierres qui s'étend à perte de vue jusqu'à la frontière libyenne. A 1 800 m d'altitude, l'Akba Tafelalet, aussi loin que nos yeux portent, n'est fait que de cailloux noirs aux reflets dorés : une excursion sur la planète Mars ne nous dépayserait pas davantage. Seul un arbre ancestral vient distraire ce stupéfiant éparpillement de roches. Pourtant, au fil des heures, le paysage se transforme. Ce plateau nu, balayé par le vent, se change en une suite labyrinthique de buttes en grès, entre lesquelles nous serpentons. Il serait facile de s'y perdre, aussi suivons-nous scrupuleusement le cheich bleu foncé d'Ahmed comme un phare en pleine mer. Notre premier bivouac, dans ce lieu déshumanisé et nu, a quelque chose de surréaliste. Un profond silence règne, seulement troublé par le piétinement des ânes et le crépitement d'un petit feu qui permet à la théière de ne jamais

cesser de nous pourvoir de son breuvage brûlant si essentiel dans le désert.

Notre progression reprend son cours le jour suivant ; nous marchons escortés par d'extraordinaires haies minérales, trop hautes pour nous offrir la moindre perspective. L'apparition d'un couple de rares mouflons, pourtant protégés par la loi mais parfois chassés, rompt notre avancée dans ce château de pierres où notre marche résonne parfois en échos. C'est lors de ce deuxième jour de marche seulement que nous découvrons les premières peintures rupestres, au lieu-dit de Tamrit. Dissemées dans la nature, elles ornent des murs rocheux, des grottes ou des pitons, et, sans notre guide, seul le hasard nous permettrait de les trouver. On y découvre des scènes de chasse, de danse, beaucoup de bétail – témoin du passé fertile de la région –, et des divinités à la silhouette étonnamment contemporaine. Les couleurs, qui résistent tant bien que mal à l'érosion depuis 10 000 ans, sont subtiles, le trait d'une infinie délicatesse, et l'on s'émeut aisément d'un travail si habile.



Bienvenue au royaume des éboulis !



C'est par une passe escarpée que l'on accède à l'Akba Tafelalet, un plateau perché à 1800 mètres d'altitude.

Le site est aujourd'hui totalement désert, pas même une zeriba² en vue. D'après Ahmed, même les bergers qui hier faisaient paître leurs chèvres au pied des peintures n'y viennent plus que rarement. Aussi sommes nous totalement seuls trois jours durant, avant de croiser d'autres gour³, au hasard des campements disséminés sur le site de Sefar, où les peintures abondent. Chacun son creux de rocher, chacun son lieu de bivouac. La topographie accidentée des lieux permet à plusieurs groupes de se côtoyer sans se voir pour autant. Nos deux âniers marchent chaque jour au-devant pour préparer le campement du soir. Dès que le soleil a disparu, la température chute brutalement : nous sommes à près de 2 000 m d'altitude, et le bois est ici bien trop rare pour



Ci-dessus : Non, les hommes n'ont pas encore posé le sol sur Mars, mais les paysages traversés laissent parfois à penser qu'on est sur une autre planète.
Ci-dessous : L'eau est rare dans le Tassili et les « gueltas » sont les lieux de convergence de tous ceux qui arpentent les lieux, à pieds ou à dos de dromadaire.

songer à se réchauffer autour d'un feu. Chaque soir, nous prions nos deux Bey de fredonner leurs si beaux chants touaregs ; et tard dans la nuit, leurs mélodies résonnent sous la voûte rocheuse.

Une source entre deux pans rocheux

Le lendemain, troisième jour, à l'heure où chacun s'accorde une sieste après plusieurs heures de marche, le plus jeune des deux Bey se rend à la guelta⁴ d'Ouen-el-Mina et nous invite à le suivre. Chameliers et âniers ont coutume d'aller y faire provision d'eau et d'y désaltérer leurs bêtes. La source se niche entre deux pans rocheux, dans une zone escarpée que les ânes rejoignent au prix d'une descente périlleuse et de maints coups de bâton. Le piétinement de leurs petits sabots sur la roche s'accompagne des cris et des sifflements des âniers, qui jamais ne leur laissent de répit. Au moment où nous arrivons, une dizaine de dromadaires descendent d'un autre sentier et s'arrêtent sur un promontoire. Contrairement aux ânes, ils se déplacent en silence et avec élégance. Chameliers et âniers, rassemblés au creux de la fosse, patient devant la guelta, bidons en main, en discu-

tant gaiement. Certains portent de magnifiques tuniques colorées, retenues par une ceinture d'où dépasse un couteau : celui-ci les protège des mauvais esprits et des djenoun du désert, qui craignent le métal. Croyances et superstitions habitent souvent le monde Touareg. Des troupeaux d'ânes repartent, d'autres arrivent. Mais tous doivent vite rejoindre leur campement et préparer le repas de touristes que la marche aura sans doute fatigués et rendus exigeants. Nous les regardons partir, émerveillés, comme si nous étions les témoins privilégiés d'une scène d'un autre temps, qui n'aura duré que quelques instants...

Trois jours de marche supplémentaires dans ce dédale - on pourrait marcher de longs jours encore, à la recherche d'autres peintures,- et déjà sonne l'heure du retour. Comme réchappés de ce monde minéral et reclus, nous retrouvons Djanet où la fraîcheur des jardins verdoyants nous transporte. Je constate, une fois de plus, la force vitale d'une oasis en plein désert et toute l'énergie qu'elle transmet au voyageur qui la retrouve. L'oasis... « Chose agréable qui fait figure d'exception dans un milieu hostile », nous dit le dictionnaire. On ne saurait mieux décrire Djanet.



Sans les indications du guide, on pourrait passer à côté des peintures rupestres de Tamrit sans les voir.



Les dessins peints il y a plus de 10 000 ans témoignent d'une fertilité aujourd'hui disparue.



Le bivouac : un moment de repos après une longue journée de marche.

Il fait lourd ce dernier soir. Le ciel est chargé de sable. Bientôt, le vent commencera à tourmenter la vie, comme tous les ans au mois de mars - surnommé ici « le mois des fous », tant son souffle étourdit alors. Sur les 35 km de goudron qui nous mènent à l'aéroport le lendemain, ultime perspective saharienne, le poste de radio de la voiture lance un dernier air touareg, le blues envoûtant de Tinariwen, comme pour sceller dans notre mémoire ces souvenirs si intenses. À l'aéroport, plongé dans la nuit noire, le vol quotidien nous catapulte vers Alger. Mes pensées s'envolent en même temps que l'avion s'arrache du tarmac ensablé. Car à l'heure où les portes d'accès vers l'Algérie se rétrécissent

un peu plus encore hélas, je n'oublie pas que la présence de visiteurs étrangers, si elle est aussi synonyme de travail et de devises, est avant tout un garant de paix et d'ouverture dont les algériens n'osent parfois même plus rêver. ✨

1 Tassili : « plateau » en tamabaq (mot féminin). Cf. *Hommes des montagnes du Hoggar*, Odette Bernezat, Éd. de La Boussole, 2005.

2 Zeriba (ou akeber en tamasheq, la langue touarègue) : butte en roseaux, habitat traditionnel du sud algérien.

3 Gour : pluriel de gaour, étrangers.

4 Guelta (en arabe) : Mares d'eau plus ou moins permanentes. Aguelmam en tamabaq.



TASSILI N'AJJER - PRATIQUE

ALGÉRIE REPÈRES

Capitale : Alger
Formalités obligatoires : Visa à obtenir auprès du consulat auquel vous êtes rattachés en fonction de votre lieu de résidence. Fournir une attestation du voyageur ou un certificat d'hébergement en plus des documents usuels. Pour un séjour allant jusqu'à 30 jours, le tarif est désormais de 85 euros.
Change : 1 euros = environ 110 dinars

Langue parlée : Le français est très bien parlé par la plupart des algériens, arabes ou berbères.

TASSILI N'AJJER, PARC NATIONAL
Érigé monument historique national en 1972, puis classé au Patrimoine de l'Unesco en 1982, le Parc National recouvre une superficie de 80 000 km² (plus grand que l'Ecosse).

Sa visite est soumise à un droit d'entrée et l'accompagnement d'un guide obligatoire. Le site est vaste, les peintures

innombrables et les possibilités de randonnées multiples, à la carte, pour trois jours ou deux semaines.

Comment s'y rendre ?

Djanet se situe au sud est du pays, près de la frontière avec la Libye. L'avion est le moyen le plus rapide et le plus fiable étant donné la distance qui sépare le nord du sud algérien (2 500 km) et les routes de la région sont peu praticables. Aigle Azur et Air Algérie desservent quotidiennement le pays. Vos intérieurs assurés par Air Algérie (airalgerie.dz)

Pour un voyage indépendant, de nombreuses agences locales installées à Djanet peuvent organiser la randonnée une fois sur place. L'accès au plateau ne peut se faire qu'à pieds ou en chameau.

Quand s'y rendre ?

L'hiver, de la Toussaint à Pâques, est la meilleure période pour aller au Sahara. Il fait doux la journée mais frais la nuit. Prendre de quoi se couvrir

après la tombée du jour et un bon duvet.

Contacts

De nombreuses agences, en France ou sur place, vous permettront de vous encadrer ou de vous aider à organiser votre voyage.

Celle-ci est particulièrement coutumière des voyages en famille pour petits et grands : www.adessay.com

A savoir

Le Parc National est un lieu fragile (ne jamais toucher les peintures ou les photographier au flash), escarpé et difficile d'accès. Deux chemins d'accès sont possibles : si vous avez le vertige ou craignez de marcher dans les éboulis, demander à prendre le moins abrupte. N'empportez que le strict minimum car les ânes qui porteront vos sacs, en plus du matériel nécessaire (dont des bouteilles de gaz car le bois, comme l'eau, est très rare), effectuent un labeur d'une difficulté que peu d'animaux sont capables de faire. Nombre d'entre

eux se blessent et certains y laissent même leur vie.

A voir

Ne pas manquer, à Djanet, la visite du petit musée qui présente la faune, la flore locale, et explique bien de manière didactique et imagée, la vie des hommes du désert.

A lire

Les nombreux ouvrages de Jean-Louis et Odette Bernezat,

Théodore Monod, Jean Bisson sur le monde touareg et le Sahara. Les récits de voyage d'Isabelle Eberhardt et les romans de Roger Frison-Roche par exemple. Et notre récit de voyage illustré : « Algérie, soyez les bienvenus ! », Claire et Réno Marca (Ed. de La Martinière)



La difficulté du terrain et la multiplicité des pistes rendent le soutien d'un guide obligatoire.